

le beurre tous les jours, ne court plus le risque de se gâter, puisqu'il est fabriqué tous les jours.

On se plaint qu'en fournissant le lait aux fromageries ou beurrieres, on se prive du lait nécessaire au besoin de la famille. Elles ne sont pas rares les familles où l'on dépensait douze à quinze vaisseaux de lait par jour; chaque membre de la famille allait à volonté à la laiterie; y prendre le lait nécessaire pour les besoins de la table. Qu'arrive-t-il depuis que l'on porte le lait à la fromagerie? On met à part trois à quatre vaisseaux de lait matin et soir, et dans presque toutes les familles cette quantité suffit, sans que pour cela il y ait dépense plus forte de viandes ou autres provisions de bouche. Il y a donc économie dans la dépense du lait pour l'usage de la famille, et cette économie on la reçoit en argent par la vente du lait.

L'établissement des beurrieres et des fromageries procure une économie de temps, car il n'est plus besoin, dès lors, dans chaque ménage, d'une personne consacrant plusieurs heures par jour à la manipulation du lait.

Un avantage plus considérable encore de cette exploitation; c'est la plus value qu'elle donne aux produits des vaches. Le beurre des beurrieres est toujours de qualité supérieure, puisqu'il est fait avec de la crème fraîche et se vend plus cher que celui qui est fait dans le ménage avec de la crème de plusieurs jours.

L'expérience qui a été faite dans ce genre d'industrie par l'établissement d'une beurrierie à St-Denis de Kamouraska, a donné de bons résultats, et les profits promettent d'être plus considérables l'été prochain, par les améliorations importantes que l'on devra faire quant à l'outillage qui cependant ne laisse rien à désirer à l'heure qu'il est. Cependant, dans le but de donner aux cultivateurs complète satisfaction, on s'empresse d'ajouter à l'établissement les perfectionnements le plus nouveaux. De leur côté, les cultivateurs se promettent d'améliorer leurs prairies dès cet automne, et de faire choix de graines fourragères pour les semences du printemps prochain. De cette manière les cultivateurs seront certains de pouvoir fournir à la beurrierie, dans le cours de l'été 1882, un lait exceptionnellement riche, et ils n'auront qu'à y gagner par la qualité du beurre provenant de la beurrierie de St Denis pour lequel on obtiendra le prix le plus élevé. Il faut que chacun y mette sa part de bonne volonté, si l'on veut obtenir le succès d'une exploitation qui peut être pour les cultivateurs une source de richesse et de bien-être.

#### Culture de la betterave à sucre.

M. Frédéric Gerbié, agronome français ayant une grande expérience quant à la culture de la betterave à sucre, publie en ce moment une série d'articles à ce sujet, que nous aurons occasion de publier. Pour aujourd'hui nous empruntons à ce travail la partie où il est question des avantages que le Canada pourrait retirer, de cette culture, et des chances et conditions de cette culture dans notre pays.

*Avantages que le Canada retirera de la culture de la betterave à sucre.*—Les récoltes que l'on sème sur les terrains ayant produit des betteraves donnent un ren-

dement plus élevé. En effet par les soins qu'elle exige, tels que le binage, le sarclage, la culture de la betterave améliore les terres en les débarrassant des plantes. De plus l'industrie de la betterave à sucre produisant une bonne nourriture au bétail, bien meilleur marché que le foin lui-même, permettant de nourrir le bétail pendant l'hiver et de faire du fumier économique, restituera à la terre, ce qui lui a été enlevé. La propriété acquerra, donc nécessairement, une plus value considérable, comme cela s'est produit dans tous les pays sucriers de l'Europe.

Mais il y a des avantages non moins grands que le Canada retirera de cette culture et de cette industrie. Depuis longtemps déjà, ceci, n'est que trop vrai, les Canadiens émigrent en foule vers des pays plus généreux, comme les Etats Unis par exemple, où ils vont s'étioler dans les manufactures, et d'où ils ne reviennent généralement qu'après avoir perdu cette robuste constitution, qui est un des caractères distinctifs de la race Canadienne-Française. Eh bien! l'industrie sucrière fixera cette main d'œuvre utile dans le pays, car elle trouvera son emploi, pendant l'été, dans les champs de betteraves, et pendant l'hiver, dans l'usine. En outre une foule d'industries secondaires viendront se grouper autour d'elle. Les premières usines doivent nécessairement importer leurs machines, parce qu'il n'existe pas au Canada de maisons spéciales pour les construire, mais de semblables établissements ne tarderont pas à surgir, et alors tous les bénéfices resteront dans le pays; on verra se développer la charronnerie, l'exploitation des mines de charbon, la fabrication des toiles à filtrer, des emballages, l'utilisation des mines de phosphates comme engrais. Il existe également de riches gisements de tourbe dans le pays, et il n'est pas impossible que l'établissement de l'industrie betteravière donne naissance à une industrie toute nouvelle, l'exploitation des tourbières pour en extraire un combustible économique. Comme on voit, le champ du développement des richesses canadiennes est bien vaste.

*Chances et conditions de succès.*—Je crois avoir suffisamment exposé les chances de succès que le Canada offre à la culture de la betterave et à l'industrie sucrière, et les avantages multiples et considérables que les canadiens en retireront. Mais "rien pour rien" dit le proverbe, et il y a des conditions dont il sera absolument nécessaire que les cultivateurs tiennent compte, s'ils veulent bénéficier de tous ces avantages.

L'harmonie la plus complète devra régner entre le producteur de la matière première et le fabricant. Bien des cultivateurs devront rompre avec leurs habitudes routinières et prendre des soins qu'ils ne prenaient pas pour les autres récoltes. Beaucoup d'entre eux, en effet, se fiant à la grande fertilité du sol canadien, ont jusqu'à ce jour semé leurs récoltes et ne s'en sont occupés que le jour où elles sont parvenues à leur maturité. Aussi qu'est-il arrivé? C'est que, bien des terrains se sont épuisés là où ils prospéraient jadis. Eh bien! comme je l'ai dit plus haut, il faudra prendre les plus grands soins; et je ne doute certainement pas que les cultivateurs, une fois pénétrés de tous ces avantages, ne prennent tous les soins que réclame cette culture et qui, je le répète, ne sont pas au dessus de leurs moyens et ne diminuent que bien faiblement leurs bénéfices. De cette façon ils pourront